

Reflexions sur la signification de la variabilité
des industries lithiques paléolithiques

Jean-Philippe RIGAUD

L'outillage lithique qui parvient jusqu'à nous n'est qu'un témoin très partiel du comportement humain qui est à l'origine de sa fabrication.

Entre les intentions et les besoins auxquels il répondait et les hypothèses explicatives que nous formulons pour justifier son existence et sa morphologie se place un ensemble complexe de facteurs qui ont déterminé sa composition typologique et quantitative et détruit sélectivement ou non certains éléments.

Toutes nos classifications archéologiques ont, volontairement ou non, pour but de distinguer dans les industries des caractéristiques à signification culturelle ou chronologique afin d'identifier soit des stades évolutifs, soit des provinces culturelles ou de suivre des migrations de peuples, d'idées ou de techniques, mais bien plus rarement d'isoler des faciès fonctionnels.

Afin d'aborder l'analyse de ces comportements humains qui distinguent les cultures, il est indispensable au préalable de développer une réflexion sur le processus de formation des outillages, sur leur conservation sélective et sur la signification de nos analyses et d'accepter avec modestie les réserves qui en sont la conclusion.

Le processus de formation d'un outillage est très largement dépendant des contraintes environnementales qui imposent à l'homme un comportement adaptatif qu'il réalise grâce à un répertoire de traditions techniques et/ou stylistiques (Binford, 1964). Une récente publication de cet auteur illustre ce point de vue sur la base d'observations ethnographiques réalisées au sein d'un groupe esquimau de chasseurs (Binford, 1979). En répartissant en 3 catégories ce que les chasseurs emportaient lors de raids de chasse (vêtements, nourriture, outils et équipements), Binford a

établi qu'il y avait une forte corrélation entre l'importance de chaque catégorie et la distance parcourue. L'ethnographie nous a également montré que la composition d'un outillage dépendait de l'importance des diverses activités auxquelles il était associé. L'équipement d'un chasseur (arc, flèches, javelot...) est sensiblement différent de celui d'un pêcheur (hameçons, lignes, nasses, filets...) qui diffère lui-même de l'outillage utilisé par ce chasseur ou ce pêcheur lorsqu'il se confectionne un vêtement (perçoirs, alène, aiguille...) (Solas, 1911 ; Lubbock, 1865 ; Clark, 1952 ; Leroi-Gourhan, 1945).

Parallèlement et simultanément à la pratique d'activités spécialisées comme la chasse, la pêche ou la couture, l'homme réalise des tâches de routine, telles que se nourrir et cuisiner qui constitueront en terme d'outillage un "fond commun" auquel s'ajouteront les outils propres aux activités spécialisées. A quelques exceptions près, il sera très difficile pour le préhistorien de distinguer les outils relevant du "fond commun" de ceux qui étaient liés aux activités spécialisées. Cette réponse technologique aux contraintes environnementales se fait à travers un répertoire de traditions stylistiques qui peut dans certains cas, caractériser des particularités culturelles. Il est vraisemblable que l'outillage solutréen répondait aux mêmes exigences fonctionnelles que l'outillage périgordien, aurignacien ou magdalénien. Mais la retouche "solutréenne", élément stylistique, permet d'individualiser aisément les industries solutréennes.

A la lumière de ce qui précède, quelles réponses pouvons-nous apporter aux questions suivantes ?

Quelle est la signification des unités taxonomiques ?

Les classifications taxonomiques dans leur quasi totalité ont été fondées sur la composition typologique des outillages lithiques et/ou osseux. Pour leurs auteurs, elles ont, que ce soit explicite ou non, une connotation culturelle. A titre d'exemple, nous citerons le "Noaillien" de H.L. Movius et le "Fontirobertien" de H. Delporte, qui sur la base de variations typologiques certaines ont été séparées de l'ensemble culturel gravettien (Movius et Davis, 1970 ; Delporte et Tuffreau, 1973). Ce point de vue ne résiste pas

aux récentes observations faites dans les gisements du Roc de Combe (Bordes et Labrot, 1967), aux Battuts (Alaux, 1973) et au Flageolet -1- (Rigaud, 1982) où les "fossiles directeurs" du Noaillien et du Fontirobertien se trouvent associés stratigraphiquement.

Le phénomène d'acculturation évoqué par N. David (1973) pour justifier la présence de pointes et micropointes de La Gravette dans le Noaillien n'a pas de fondement sérieux. Le "Noaillien pur" avant acculturation par le Gravettien n'existe pas ; il y a toujours une composante gravettienne bien marquée dans les outillages à burins de Noailles des plus anciens au plus récents.

Si l'on peut attribuer aux outillages aurignaciens et périgordiens des significations culturelles distinctes, sur la base de caractéristiques typologiques, technologiques et stylistiques, qu'en est-il des subdivisions plus fines, telles que Aurignacien 0, I, II, III, IV et V ou Périgordien IV, V, VI, VII ? S'agit-il dans tous les cas de stades d'une évolution chronologique de ces outillages ? Outre le fait que l'on puisse juger impropre le terme d'évolution quand il s'agit d'outillages, peut-on affirmer qu'une "évolution culturelle" se trouve enregistrée par des modifications d'ordre typologique ? Les modifications diachroniques de l'Aurignacien périgourdin ont été décrites dans le gisement de La Ferrassie par D. Peyrony (1934) et D. de Sonneville-Bordes (1960). Mais les corrélations chronostratigraphiques établies par H. Laville (1973) ont montré, entre autres, que l'Aurignacien I de l'abri du Facteur était contemporain de l'Aurignacien II du Roc de Combe, que les industries contemporaines des Aurignaciens III et IV de La Ferrassie ont au Flageolet -1- une composition typologique proche de celle de l'Aurignacien II de La Ferrassie.

Nous avons montré ailleurs (Rigaud, 1982) que les transformations diachroniques de l'Aurignacien II du Flageolet -1- se manifestaient de façon inverse à ce qui avait été observé à La Ferrassie, à Caminade et au Roc de Combe.

Les modifications diachroniques des outillages ne peuvent être établies uniquement sur la base des données provenant de quelques sites de référence. Elles doivent résulter de la confrontation des observations faites sur une plus grande échelle afin de séparer les facteurs de variabilité d'ordre fonctionnel de ceux auxquels on peut attribuer une

signification culturelle ou géographique (Rigaud, 1982 ; Laville et Rigaud, 1973).

Le Magdalénien fut considéré bien souvent comme la première des "grandes civilisations" (Bordes, 1984) et à ce titre on pourrait s'attendre à trouver dans cet ensemble d'industries une relative homogénéité typologique. Si cela est peut-être le cas, pour les stades supérieurs de cette "culture", il n'en est pas de même pour la majorité des industries du Magdalénien inférieur appelé également, par certains auteurs, "Badegoulien".

Les outillages badegouliens se distinguent de façon drastique par leur technologie et leur composition typologique des outillages du Magdalénien supérieur. Il y a entre les deux une discontinuité typologique qui ne permet pas de les maintenir dans le même ensemble taxonomique et la présence dans les outillages badegouliens de réminiscences aurignaciennes : grattoirs carénés, à museau, lames à retouche aurignacienne, etc. nous avaient incité à proposer de les considérer comme une industrie "Epiaurignacienne" par opposition aux industries "Epipérigordiennes" du Magdalénien supérieur (Rigaud, 1976).

Pour conclure partiellement sur ce point, nous sommes convaincus qu'une classification taxonomique ne peut avoir de signification culturelle que lorsqu'elle est basée sur des séquences chronostratigraphiques régionales et non sur des séquences isolées, utilisées comme "stratotypes" servant à établir des "définitions légales" de certaines unités ou sous-unités taxonomiques.

Peut-on inversément attribuer à certaines unités ou sous-unités taxonomiques une signification fonctionnelle ?

Les premiers résultats d'une étude archéozoologique en cours sur un des sols d'occupation gravettiens du Flageolet -1-, la couche VII, réalisée en collaboration avec F. Delpech et Rigaud, 1974, ont mis en évidence des zones de fragmentation osseuse différente correspondant très probablement à des zones d'activités domestiques distinctes. Nous avons ensuite séparé les outillages lithiques provenant de ces zones et comparé leurs compositions typologiques avec un certain nombre d'outillages provenant de gisements périgourdiens contemporains.

Le détail et les résultats de cette comparaison ont été exposés ailleurs (Rigaud, 1978) et nous n'en donnons ici que les conclusions.

L'outillage provenant de la zone correspondant au foyer domestique montrait une forte similitude avec les outillages provenant de la grotte de la Font-Robert, de La Ferrassie (couches J et K), de Laroux (couche 5 inférieure) (Sonneville-Bordes, 1960). L'industrie lithique provenant de la zone d'activité externe montrait des équilibres typologiques comparables à celle du Facteur (couche 10-11) (Delporte et Tuffreau, 1973) et de Laroux (couche 3 supérieure) (Sonneville-Bordes, 1960).

Malgré les réserves que l'on doit formuler en raison du caractère préliminaire de cette étude, nous pensons pouvoir avancer que certaines unités taxonomiques correspondent à des faciès d'activité beaucoup plus qu'à des stades chronologiques ou des entités culturelles ; c'est notamment le cas du "Noaillien" et du "Fontirobertien", des Périgoriens Va, Vb, Vc de D. Peyrony.

L'analyse de la variabilité des outillages et la recherche de ses causes possibles révélera peut-être d'autres exemples d'interprétation erronée de fluctuations typologiques sans réelle signification culturelle et taxonomique. Dans l'histoire de notre science, cette orientation vers une recherche explicative marque ce que Willey et Sabloff (1974) ont appelé le passage de la période descriptive, historique et classificatoire à la période explicative (Willey et Sabloff, 1974).

BIBLIOGRAPHIE

- ALAUX, J.F., 1973 - Pointes de la Font-Robert, en place, dans le Périgordien à burins de Noailles de l'abri des Battuts (Commune de Penne, Tarn), in Bull. Soc. Préhist. Franç., pp. 51-55.
- BINFORD, L.R., 1964 - A consideration of archaeological research design, in Am. Anth., vol. 29, pp.425-441.
- BINFORD, L.R., 1979 - Organization and formation processus : looking at curated technology, in J. Anthropol. Res., vol. 35, n° 3, pp. 255-273, 1 fig., 1 tabl.
- BORDES, F., 1984 - Leçons sur le Paléolithique, T. II : Le Paléolithique en Europe, Cahiers du Quaternaire, n° 7, C.N.R.S., Bordeaux.
- BORDES, F. et LABRIT, J., 1967 - La stratigraphie du gisement de Roc de Combe (Lot) et ses implications, in Bull. Soc. Préhist. Franç., t. 64, fasc. I, pp. 15-28, 6 fig.
- CLARK, J.G., 1952 - Prehistoric Europe. The Economic basis, London, Methuen.
- DELPORTE, H. et TUFFREAU, A., 1973 - Les industries du Périgordien supérieur de La Ferrassie, in Quartär, n° 23-24, pp. 93-123.
- LAVILLE, H., 1973 - Climatologie et chronologie du Paléolithique en Périgord, Etude sédimentologique de dépôts en grotte et sous abri, Bordeaux, Université de Bordeaux I, 2 t., 720 p., 181 pl.
- LAVILLE, H. et RIGAUD, J.-Ph., 1973 - The Perigordian V industries in Périgord : Typological variation, stratigraphy and relative chronology, in World Archaeology, vol. 4, n°3, pp. 330-338, 2 fig., 1 tabl.
- LEROI-GOURHAN, A., 1945 - Milieu et Techniques : Evolution et techniques II, 3ème éd. revue et corrigée, Paris, Albin Michel, 1973, 512 p., 622 fig.

- LUBBOK, J., 1865 - Prehistoric times as illustrated by ancient remains and customs of modern savages, London, 1865, Paris, 1867, 524 p.
- MOVIUS, H.L. et DAVID, N., 1970 - Burins avec modifications tertiaire du biseau, burins pointe du Raysse à l'abri Pataud (Les Eyzies, Dordogne), in Bull. Soc. Préh. Franç., t. 67, pp. 445-455.
- PEYRONY, D., 1934 - La Ferrassie : Moustérien, Périgordien, Aurignacien, in La Préhistoire, t. 3, pp. 1-92, 89 fig.
- RIGAUD, J.-Ph., 1976 - Les civilisations du Paléolithique supérieur en Périgord, in La préhistoire française, t. 2, Paris, C.N.R.S., pp. 1257-1270.
- RIGAUD, J.-Ph., 1978 - The Significance of Variability among lithic artefacts : a specific case from southwestern France, in J. Anthropol. res., vol. 34, n°3, pp. 299-310.
- RIGAUD, J.-Ph., 1982 - Le Paléolithique en Périgord : Les données du Sud Ouest sarladais et leurs implications, Bordeaux, Université de Bordeaux I, 2 t., 493 p., ill.
- SOLAS, W.J., 1911 - Ancient hunters and their modern representatives, London, Mc Millan.
- SONNEVILLE-BORDES, D. de, 1960 - Le Paléolithique Supérieur en Périgord, Bordeaux, Imprimerie Delmas, 2 t., 580 p., 295 fig., 64 tabl.
- WILLEY, G.R. et SABLOFF, J.A., 1974 - A History of American Archaeology, San Francisco, Freeman, 252 p.

DISCUSSION

Président de séance : Henri DELPORTE

D. CAHEN

Je me réjouis de cette communication qui nous replace au coeur du débat, effleuré dans un certain nombre de communications sur le problème de la variabilité des industries. Dans la mesure où cette variabilité, c'est-à-dire la signification des ressemblances et corollairement celle des différences, a souvent été interprétée dans un sens chronologique ou éventuellement géographique, quand on parle de culture, j'ai l'impression qu'on fait en réalité l'amalgame entre la variation régionale et chronologique et que le culturel ne veut pas dire beaucoup plus que cela. Si l'on ajoute les remarques de J.-P. Rigaud à celles qui nous ont été présentées par P.-V. Demars et à la communication de J.K. Kozłowski, on se rend compte en fait que la partie lithique ne constitue qu'un segment d'une culture, segment qui évolue, change à son rythme. Il serait opportun de discuter de ce problème aussi bien au niveau des méthodes qui nous permettent d'aborder cette variabilité, de l'interpréter et de la mettre en évidence que de la signification qu'il convient de lui accorder. Parmi ces méthodes figure la typologie dont F. Djindjian parlera sans doute ; je ne contesterai pas son utilité car elle nous fournit le canevas sur lequel nos réflexions se construisent, la base à travers laquelle nous appréhendons la préhistoire. Toutefois, cette optique est aussi déformante dans la mesure où c'est au travers du prisme de la typologie que nous voyons la préhistoire et nous ne voyons plus que cette seule base typologique. Il serait peut-être opportun de reconstruire un certain nombre d'ensembles sur d'autres bases. Pourquoi ne pas analyser le préhistorique entre le Bölling et le Pré-Boréal en prenant comme premier élément de classement, par exemple les zones de chasse, les technologies, la localisation et la structure des habitats ? On produirait ainsi des regroupements différents de ceux de la typologie, qui ne seraient pas plus pertinents que cette dernière mais dont la confrontation serait certainement enrichissante.

Un autre point : en étudiant les problèmes de recoupements analysés par F. Audouze à Verberie, quand nous essayons d'évaluer notre information archéologique et ses différentes catégories nous constatons qu'il se produit un certain nombre de recoupements manifestes : ce sont les structures évidentes de Pincevent; certains recoupements ne sont que le fait de l'analyse : ce sont les structures latentes. Mais il y a d'autres structures moins évidentes comme celles montrées par J-P Rigaud et dont on ne peut déceler l'existence, sauf peut-être à la manière des astronomes qui perçoivent l'existence d'un corps céleste invisible, non pas en l'observant mais par l'influence qu'il a sur la trajectoire des autres. Une structure qui n'est pas inscrite dans la réalité des témoins archéologiques, c'est la temporelle ; sans elle, on ne peut comprendre le fonctionnement et la chronologie d'un habitat.

Enfin, dans les différentes catégories de notre information, particulièrement dans celle du lithique, tout ne pèse pas d'un poids équivalent, en particulier quand on s'intéresse aux industries et à leur signification culturelle. Je ne veux pas plaider pour que l'on étudie par priorité certaines composantes de l'industrie lithique plutôt que d'autres ni que l'on en néglige certaines, mais en fonction du but poursuivi, certaines acquièrent plus de poids.

De même dans l'outillage, il est des outils typologiques et des outils a posteriori, des outils bruts, qui pèsent d'un poids différent. Les outils destinés aux activités d'acquisition, de consommation sont généralement fort peu façonnés, peu modifiés : éclats et lames brutes. Certains peuvent servir de marqueurs culturels. Ce n'est pas parce qu'on a trouvé, par exemple à Koobi Fora, un éclat qui portait un lustre d'utilisation sur plante que l'on peut croire que l'industrie de cet australopithèque était déjà orientée vers la culture céréalière.

D'autre part, les outils qui servent aux activités d'acquisition, de consommation, comme ceux destinés à la récolte, sont généralement bien plus élaborés qu'il n'est nécessaire d'un point de vue fonctionnel.

Le fût d'une armature est plus important que le soin apporté à la réalisation de l'armature elle-même. Les problèmes d'équilibre pouvant être corrigés par l'emmanchement, par le poids de la résine ; ces objets ont une dose d'intentionnalité importante dans leur travail.

L'autre catégorie, les objets servant aux activités de transformation, de fabrication sont très élaborés, mais avant de s'interroger sur le degré culturel, il faut se souvenir qu'il s'agit d'objets qui doivent être efficaces et donc ce n'est que dans l'évaluation de leur efficacité que l'on peut mesurer ce qu'ils incorporent d'intentionnalité.

J-P. RIGAUD

Les résultats sont encore un peu bruts. Dans ce même niveau archéologique, nous avons fait une étude de l'origine de la matière première en relation avec la technologie et les os que nous avons isolés par la fragmentation osseuse d'une approche zoologique, confirment dans l'interprétation ce que nous avons découvert à travers les données de la technologie et des matières premières. C'est par des approches différentes que nous arrivons à isoler sur un ensemble qui constitue ce sol d'occupation des groupes qui reflètent en partie, hélas, des activités différentes qui ont été pratiquées pendant un certain temps.

D. de SONNEVILLE-BORDES

J'ai beaucoup aimé la communication de J-P. Rigaud. Je pense que, comme celle de F. Audouze, elle apporte à la connaissance des variabilités des outillages lithiques dans l'espace limité que représente une zone d'occupation, grotte, abri ou site de plein air, des informations nouvelles qui augmentent le patrimoine de la préhistoire du Paléolithique supérieur. Par conséquent, je crois que c'est là une voie intéressante et que les études quantitatives ayant pour base la répartition au sol des outillages doivent nous apprendre beaucoup. Il faut espérer que ces groupements qui sont localisés, soit dans le Sud de la Dordogne, soit à Verberie et dans beaucoup d'autres endroits, nous donneront des informations sur la signification fonctionnelle de l'outillage

à l'intérieur d'un site. Néanmoins, ces informations quantitatives en relation avec des zones d'activités ou des localisations, ne modifient pas fondamentalement la composition techno-typologique des séries ou des stades qui soient évolutifs à n'importe quel moment, quelle que soit leur place dans l'évolution et que bien sûr, on ne trouvera pas une composition de Périgordien supérieur à burins de Noailles dans un niveau Aurignacien.

J.-P. RIGAUD

Je suis d'accord avec vous et je voulais le mettre en évidence. Je ne trouverai évidemment pas dans une des zones d'activités mises en évidence dans la couche (5 ou 7) du Flageolet -1-, une qui corresponde à l'Aurignacien, l'autre au Périgordien. Cela est exclu. Mais ce que je peux dire, en caricaturant à peine, c'est qu'une zone correspondra à du Périgordien 4 et l'autre à du Périgordien 5 à pointes de la Font-Robert alors qu'une troisième correspondra à du Périgordien 5 à burin de Noailles ou à éléments tronqués. Si l'on veut, on ne fera pas de l'Aurignacien avec du Périgordien, c'est un fait. Mais les industries du Périgordien ne se justifient pas telles qu'elles existent. Il y a peut-être d'autres éléments qui permettront de justifier et de mieux comprendre cette transformation diachronique. Mais actuellement ces éléments là (les Font-Robert, les éléments tronqués, et les burins de Noailles) ne peuvent pas servir de repères chronologiques comme c'était le cas jusque maintenant.

J.K. KOZŁOWSKI

Il faut faire la différence entre l'unité taxonomique distinguée d'une façon monothétique, c'est-à-dire sur l'absence ou la présence d'un certain type, et l'unité taxonomique définie d'une manière polythétique, c'est-à-dire sur la base de l'ensemble de l'outillage. Dans l'ensemble du Paléolithique supérieur, je pense que ces entités typologiques ont quelques fois été distinguées d'une façon monothétique et doivent donc avoir une signification tout à fait différente. Et nous en arrivons ainsi à

la signification de ce marqueur chronologique. Je pense que la diffusion d'un type particulier était toujours concentrique c'est-à-dire, qu'un type se répandit d'un centre et d'autres à partir d'autres centres. Alors il est évident que dans les séquences stratigraphiques, ces types ne seront pas toujours représentés en même temps puisqu'il y aura des décalages dans leur propagation. Je pense qu'il faut envisager ces deux aspects aussi.

J.-G. ROZOV

Il me semble que l'une des significations de cette affaire est que nous n'avons pas correctement estimé l'intensité de l'occupation et que l'on a toujours pensé que, dans certains abris, on avait une moyenne des activités. Vous êtes sûr de démontrer que, dans certains cas, il y a des activités particulières. Cela a des implications difficiles à préciser, sur l'idée que nous pouvons avoir de l'intensité d'occupation de l'abri et de sa durée parce qu'il n'est pas vraisemblable que ce soit un abri qui ait été occupé très intensément et très longtemps. Par conséquent, l'occupation que vous pouvez isoler dans tel ou tel abri était beaucoup moins longue et moins intense qu'on ne l'avait pensé.

J.-P. RIGAUD

Dans la séquence stratigraphique représentée dans cet abri, il y a une série de niveaux aurignaciens et une autre de périgordiens. C'est un de ceux-là qui a été l'objet de l'étude que je viens de présenter. Il n'est pas encore possible de dire exactement la durée de l'occupation. Il n'est même pas certain qu'il s'agisse d'une seule occupation ; c'est peut-être une réutilisation saisonnière de l'abri. L'avantage d'une telle configuration de la structure d'accueil c'est que le cloisonnement de la surface était immuable du fait de l'énormité des blocs qui émergeaient du sol ; il y a donc eu une certaine répétition dans l'organisation de l'espace qui a permis d'isoler les ensembles dont je parlais.

J.-G. ROZOV

Ce que je voulais dire, c'est que dans l'autre abri, la couche en question nous donne une occupation beaucoup plus ponctuelle qu'on ne l'avait pensé. On estimait que cette couche résultait d'occupations multiples et diverses qui devaient nous donner une moyenne. Or, apparemment nous ne l'avons pas eue.

J.-P. RIGAUD

C'est un problème où l'on doit tenir compte de plusieurs éléments : dans l'abri de La Ferrassie, il n'y a pas une structure d'accueil imposée comme celle rencontrée au Flageolet. La couche J de La Ferrassie correspondait à une zone de foyers. Je n'en suis pas convaincu, et Henri Delporte peut dire grâce aux fouilles récentes que la totalité de la couche J n'était pas un immense foyer. Simplement, le résultat c'est que la composition typologique de l'outillage issu de la couche J, tel que nous le connaissons actuellement et tel qu'il a pu être vérifié par Henri Delporte, correspond grosso modo à la composition de l'outillage que nous avons trouvé associé aux foyers. Donc, même si l'activité qui a engendré la composition de cet outillage autour du foyer n'est pas spécialement liée au foyer (cela restera à établir), il se trouve que c'est quand même quelque chose qui est très proche de ce que l'on a à La Ferrassie. Je pense qu'il faudra essayer de deviner, d'interpréter, par les traces d'utilisation, quelles sont les fonctions différentes qui ont engendré des zones de fragmentations osseuses différentes, qui ont engendré des zones technologiques différentes avec une répartition des vestiges technologiques différents et qui se manifestent également au niveau de la typologie. On pourrait compléter ces informations par d'autres concernant les traces d'utilisation, concernant la structure détaillée de l'organisation de l'espace ; il faut pouvoir utiliser tous les éléments dont nous disposons pour montrer en quoi ces ensembles sont différents.

H. DELPORTE

Sur le plan méthodologique, il me semble de plus en plus impossible de comparer l'industrie aurignacienne que vous avez récoltée au cours de vos fouilles à celle de la couche d'Aurignacien II de La Ferrassie. La couche de l'Aurignacien II traduit une réalité globale, de même que les fouilles qui auraient été faites dans une villa gallo-romaine occupée du premier au troisième siècle par différentes activités agricoles, artisanales ou autres. Supposer que cette fouille dans cette villa ait été faite, qu'on ait réuni tout ce matériel. C'est un témoignage exact, pertinent, de la vie, de la culture et de la civilisation gallo-romaines du premier au troisième siècle. Mais ce n'est que cela ! Or nous avons en confrontation, d'une part, des séries que Rigaud a récoltées dans des conditions de stratigraphie "fine", sans savoir exactement ce que cela pouvait bien dire.

Par contre dans la couche de l'Aurignacien II de La Ferrassie, Peyrony a mis dans le même panier tout ce qui venait d'une certaine couche qu'il a considérée comme étant de l'Aurignacien II. Or, en fait, cette couche comprend un certain nombre de niveaux qui sont différents les uns des autres, stratigraphiquement mais aussi topographiquement et même en ce qui concerne les pièces qu'on appelle les fossiles directeurs. C'est-à-dire que par exemple le burin busqué qui est considéré comme l'un des fossiles directeurs de l'Aurignacien II et qui se trouve dans la couche d'Aurignacien II de Peyrony, ne se trouve pas dans les niveaux inférieurs de la couche d'Aurignacien II et qu'il se trouve en plus grandes proportions dans certaines zones. Par conséquent, il y a une complexité de répartition stratigraphique et topographique qui est oblitérée complètement par la définition trop large comme la "couche d'Aurignacien II ou III ou IV" de La Ferrassie. Je suis de plus en plus persuadé que tout en respectant la valeur des fouilles faites par Peyrony, à La Ferrassie ou ailleurs, nous ne pouvons pas comparer objectivement des résultats comme ceux-là et les résultats que vous nous exposez.

D. CAHEN

Que veux dire pour un stratigraphe ou un sédimentologue une couche "à Aurignacien II"?

H. DELPORTE

Peyrony a fouillé et il a constaté que sur une certaine épaisseur, il a rencontré les mêmes fossiles directeurs de l'Aurignacien II. Il a réuni l'ensemble en le séparant de ce qui était au-dessus, où il ne trouvait plus les fossiles directeurs de l'Aurignacien II, et de ce qui était en-dessous, où il ne trouvait pas encore les fossiles directeurs de l'Aurignacien II.

D. CAHEN

Mais en stratigraphie, c'est un non-sens !

H. DELPORTE

C'est un non-sens en 1984, Peyrony c'était 1920, 1930. Il y avait déjà une réelle stratigraphie globale mais non pas une stratigraphie précise et exacte.

D. CAHEN

Mais ces couches peuvent se référer à des phénomènes sédimentologiques, climatologiques complètement différents.

H. DELPORTE

La couche à Aurignacien II est composée d'un certain nombre de dépôts plus ou moins bouleversés justement par des phénomènes naturels et un certain nombre de niveaux qui semblent être des niveaux d'occupation mais tout cela est très variable sur 20 ou 30 cm d'épaisseur dans certains cas.

D. CAHEN

De plus, c'est variable latéralement.

H. DELPORTE

Certainement latéralement, c'est extraordinaire !

J.-P. RIGAUD

Effectivement, il faut comparer des choses qui peuvent l'être. Comparer la composition d'une zone à la suite de fouilles plus délicates que celles de Denis Peyrony, cela semble un peu hasardeux. Mais dans le cas de la fouille du Flageolet où j'avais un certain nombre de mètres carrés découpés, je me devais de comparer, d'une part, avec ce que je pouvais trouver et d'autre part avec un document équivalent. Dans le cas de vos travaux à La Ferrassie, vous avez été obligé de les limiter à quelques mètres carrés par niveau archéologique, il m'est difficile donc d'isoler là-dedans quelque chose en particulier.

F. DJINDJIAN

En ce qui concerne ces faciès latéraux de La Ferrassie, évoqués par D. Cahen, d'abord peut-être que Peyrony a-t-il vu une stratigraphie fine mais n'a-t-il pas jugé bon au niveau de la numérotation des pièces de dissocier des ensembles géologiques car il considèrerait que cela faisait partie d'un faciès typologique commun.

Pour les faciès latéraux, une chose est sûre à La Ferrassie : c'est que les grands assemblages typologiques qu'on appelle l'Aurignacien I, II, III, IV ont une variabilité qui enferme les faciès latéraux. Il y a une petite variabilité latérale mais elle est très inférieure à la variabilité culturelle dans le sens classique du terme, dans le sens de l'assemblage typologique.

D. de SONNEVILLE-BORDES

Vous avez entre les mains un certain nombre de graphiques cumulatifs empruntés à des résultats de fouilles modernes établis par mes collègues. Cela illustre très bien ce qui a été dit à propos de l'Aurignacien typique de La Ferrassie et ces graphiques de subdivision que H. Delporte a fait au cours des fouilles plus modernes ont permis de trouver 2 grands groupes qui sont typiques et à vrai dire, les graphiques cumulatifs qui expriment la composition typologique, statistique des divers niveaux montrent des groupements très significatifs et très frappants.

D'une part, les niveaux 1, 2 et 3 et d'autre part les niveaux 4 et 5. C'est-à-dire que si Peyrony a récolté ce qui correspond dans la fouille de H. Delporte aux niveaux 1, 2, 3, il a rassemblé des séries qui étaient extrêmement voisines et la signification de la série de La Ferrassie est à considérer dans le temps, dans son historicité. Mais les fouilles excellentes de H. Delporte à La Ferrassie démontre qu'avoir distingué plusieurs niveaux n'a pas défiguré la composition typologique et quantitative de la série.

H. DELPORTE

Même chose pour la villa gallo-romaine du premier au troisième siècle : ça ne l'a pas défigurée.

J.-P. RIGAUD

Si les regroupements effectués n'avaient pas concernés que des niveaux périgordiens, si on avait eu pour des raisons stratigraphiques des éléments aurignaciens dedans, on se retrouverait avec un de ces fantômes que l'on connaît très bien dans la littérature où l'on a des industries à caractère mixte. Il ne s'agit pas de démontrer que Peyrony s'est trompé mais, on ne doit plus considérer comme entité taxonomique ce que Peyrony a appelé l'Aurignacien III. On doit considérer chacune des unités qui ont été trouvées à la suite de fouilles plus modernes et essayer d'apporter une explication aux variabilités que l'on peut observer dans ces outillages. L'Aurignacien III de Peyrony, on sait ce que c'est, mais maintenant, on a un autre matériel que l'on doit utiliser et on doit abandonner ces références anciennes.